



Marco Nuti - Pisa

# Passions au miroir: Hugo et Garibaldi dans la solitude de l'Histoire

vigarello@katamail.com

---

## 1. DESTINÉES MYTHIQUES

L'engagement du sujet politique et poétique dans la fabrique sanguinolente de l'histoire se fonde sur une présence directe et absolue dans le *hic et nunc* des crises civiques ou inter-étatiques que la France traverse. Cet engagement a pour finalité d'établir un rapport de convergence ou de divergence entre le sujet et le réseau du pouvoir (l'État et ses forces incarnées), entre le sujet et le peuple également, mais il postule avant tout la participation du sujet dans le déroulement de la crise. En la matière, le coup d'État de 1851 apparaît, à la suite de la crise de 1848, à la fois comme la grande expérience activiste de Victor Hugo – dont *Histoire d'un crime* (Hugo 1877) rend compte avec minutie –, et comme le point de rupture d'un système d'adhérence au fait historique. Après quoi, en effet, l'exil impose au sujet Hugo de ne plus pouvoir accéder à *l'ici* et d'inscrire son engagement dans la béance qui le sépare du fait.

Hugo expérimente véritablement la logique de complémentation entre le héros et le poète. Car le modèle Napoléon – Hugo n'a jamais fonctionné autrement qu'au travers du prisme de la mémoire et selon un rapport de succession. Lorsqu'il découvre Garibaldi qui achève d'unifier l'Italie, Hugo trouve l'occasion d'annexer à sa lutte un héros contemporain dont l'engagement repose sur des principes politiques identiques aux siens. Une étrange confraternité va lier Hugo à Garibaldi à partir de 1860 et dont l'acte de naissance est signé en 1863, à la faveur d'un échange épistolaire retranscrit dans les *Actes et paroles* (Hugo 1863). A cette date, Garibaldi est déjà l'homme d'après les luttes. Lorsqu'il écrit à Hugo, en août 1863, le chef de l'expédition des Mille, dont le dernier fait d'armes remonte à Aspromonte, a amorcé une retraite sur son île de Caprera. C'est donc l'étonnante conjonction des

destinées du poète et du guerrier qui fait sens au moment où Garibaldi invite Hugo à souscrire pour l'achat d'armement et, plus généralement à le rejoindre symboliquement dans sa lutte. Coupés des centres nerveux de l'Europe, la situation insulaire offre à ces deux phares perdus un réseau de communication directe, qui va désormais aimer leur destinée. Hugo se souviendra de cette étonnante conjonction des postures dans *L'Année terrible*: "Quand d'âpres combattants, mages, soldats, tribuns, Apôtres, ont donné leur vie aux choses justes, Ils demeurent debout dans leurs douleurs robustes. Tu le sais, Guernesey, tu le sais Caprera" (Hugo 1867a: 86).

L'inscription de cette rencontre, par-delà Paris et Rome, dans les *Actes et Paroles*, entre d'un côté un appel désespéré à l'armée russe et, de l'autre, une adresse au peuple mexicain, signe l'acte de naissance d'un couple qui sera amené à combattre conjointement. L'ingérence pontificale dans les affaires romaines n'est que le prétexte à l'élaboration d'une correspondance entre les deux hommes rompus aux appels solitaires, comme le suggère la mise en page qui symétrise l'échange. Il s'agit bien d'une prise de contact qui vient sceller un pacte de solidarité entre deux solitudes, le poète exilé et le héros de la libération italienne. C'est, après l'élan lyrique de la rentrée à Jersey en 1860, où Hugo a magnifié l'expédition des Mille, comme la confirmation d'une union en devenir, en attente d'événements. A cette date pourtant, Hugo, qui est engagé dans les derniers développements de *William Shakespeare* (Hugo 1864) a déjà signé le congé du guerrier. Il est donc impossible de lire l'histoire réelle sans avoir à l'esprit la geste garibaldienne, dont elle pourrait servir de contre-modèle. Or, la lugubre histoire militaire sur laquelle se conclut *William Shakespeare* ne délivre aucune figure susceptible de réorienter positivement la fonction guerrière. L'accumulation nominative des guerriers conquérants, égrenés au fil d'une histoire qu'ils ont eux-mêmes toujours plus mal cousue, fait contre-poids à l'amoncellement sublime des génies de la pensée, sans qu'une individualité militaire moderne ne soutienne, par l'action, le principe progressiste du dix-neuvième siècle. Il semble cependant que l'éclosion de Garibaldi, en 1860, à la faveur de son expédition en Sicile, et la proclamation du royaume d'Italie l'année suivante, fournit à Hugo un exemple de résistance militaire à la tyrannie, qui aboutit à l'émancipation des peuples. Le processus d'unification italienne, engagé depuis les années 1830 mais dynamisé par l'intervention du héros infirme, à cet égard, la lecture négative de l'histoire réelle et permet d'envisager, au cœur de l'Europe sclérosée, un espace politique d'expérimentation pour le futur gouvernement de la pensée. Si le guerrier Garibaldi n'est donc pas condamné au congé immédiat, c'est qu'il doit être mis en réserve de combat, afin de participer à la réorientation positive de l'histoire. Il faut donc supposer que, au moment où il est engagé dans la rédaction de *William Shakespeare*, Hugo s'attache à considérer

Garibaldi comme un contre-modèle des guerriers prédateurs, dont l'action témoigne à l'encontre des thèses édictées dans l'histoire réelle. Le héros italien s'érige en archétype productif, condamné comme les autres à disparaître à terme, mais nécessaire en cela qu'il peut se dresser contre les forces instituées par la tyrannie. Tel est d'ailleurs le sens de la réponse que le poète adresse à la requête du transalpin: "Il vous faut le million de bras, le million de coeurs, le million d'âmes. Il vous faut la grande levée des peuples. Elle viendra" (Hugo 1863: 557).

Hugo offre à Garibaldi la légitimité d'une action démotique, qui réconcilie le génie de la pensée et le héros. Un binôme empirique est en voie de formation. C'est donc à l'occasion de sa *Retournée à Jersey* (Hugo 1860) que Hugo, jusque-là plutôt interlocuteur de Mazzini et fasciné par Manin, découvre Garibaldi, guerrier en acte prenant les rênes de la destinée italienne. Le discours public qu'il adresse aux insulaires, afin d'encourager une souscription en faveur de l'expédition des Mille, exalte en effet une personnalité singulière qui, après les atermoiements d'un gouvernementalisme libéral, dynamise à nouveau le processus italien d'émancipation nationale. Hugo prend donc acte de ce surgissement inopiné d'un nouveau phénomène européen de libération, qui témoigne, parallèlement au martyr John Brown, de la résurgence des individualités héroïques. En cela, le discours, qui magnifie l'épopée sicilienne, se lit également comme une tentative de définition de l'héroïsme moderne et permet une reconquête de la théorie de couplage fonctionnel: "Que les uns agissent, que les autres parlent, que tous travaillent! / oui, à la manoeuvre tous! Le vent souffle. Que l'encouragement public aux héros soit la joie des âmes! que les multitudes s'empourpent d'enthousiasme comme une fournaise! / Que ceux qui ne combattent pas par l'épée, combattent par l'idée" (Hugo 1860: 516).

Conditionné par le clivage entre l'idée et le fait l'appréhension de Garibaldi ne répond pourtant encore à la future omnipotence des hommes de pensée. C'est que le couplage ne se fonde pas seulement sur un rapport de complémentation fonctionnelle, mais avant tout sur une équivalence de principe idéologique, susceptible de structurer une logique de formation historique. Elle tend à poser la réflexivité des fonctions de manière à dégager une méthode d'action commune, légitimée par son éthique. Jusqu'à présent, les formes instituées de la violence n'avaient pu répondre aux principes combattants de Hugo, soit par défaillance – la résistance républicaine au coup d'Etat –, soit par collusion avec les pouvoirs despotiques. Dans la deuxième partie de son discours, Hugo s'attache avant tout à définir plus précisément la spécificité du héros italien, qui le différencie des autres hommes de force: "Garibaldi? Qu'est-ce que Garibaldi? / C'est un homme, rien de plus / Mais un homme dans toute l'acception sublime du mot / Un homme de la liberté /

un homme de l'humanité. Vir, dirait son compatriote Virgile" (Hugo 1860: 517). L'effet rhétorique dû à l'emploi d'un pronom relatif inadapté à la référence humaine est de l'ordre du saisissement. Il s'agit de signifier le prodige d'une telle expérience guerrière, qui n'est pas comparable aux épopées que les héros ont menées. Et le portrait se construit à partir de cette étrangeté fondamentale, qui délivre Garibaldi du cortège des héros mythiques et historiques. C'est justement parce qu'il est un homme avant d'être un héros que Hugo se doit, dans l'interrogation initiale, de le rendre indéfinissable. La spécificité de l'homme d'action italien ne repose pas en effet sur une majoration des pouvoirs, dont la tradition crédite les héros. En cela la référence à Virgile est trompeuse. Le panégyrique du guerrier est possible au contraire parce que Garibaldi n'accède pas au statut de demi-dieu et ne peut intégrer ainsi le paradigme des hommes de force: "Quelle est donc sa force? / Qu'est-ce qui le fait vaincre? Qu'a-t-il avec lui? / L'âme des peuples" (*Ibid.*). L'épopée des Mille, en cela, n'est pas conduite par un nouvel Achille, un héros capable d'accomplir la destinée d'une communauté par l'usage de sa seule force. Garibaldi concentre plutôt en son être le souffle et la puissance du peuple italien. Il est, sur le même mode que les génies de la pensée, un foyer ardent, qui recueille la force du peuple. Il n'est pas ontologiquement un héros, *instrumentum regni* soumis au congé, mais un libérateur, qui use de la violence comme d'autres de la parole. Hugo fait donc de Garibaldi une émanation de l'idéal démocratique, capable à ce titre d'endiguer les velléités conquérantes des hommes de force. Contre-modèle des héros, il ne peut prétendre au congé tant que l'oeuvre civilisatrice du dix-neuvième siècle n'est pas accomplie. C'est pourquoi, à la suite de ce surgissement fantastique qu'il a ménagé, Hugo réintègre l'homme Garibaldi au sein d'un système de causalité historique:

Messieurs, si nous voulons nous rendre compte de ce qui se préparent en même temps que de ce qui se fait, n'oublions point que Garibaldi, l'homme d'aujourd'hui, l'homme de demain, est aussi l'homme d'hier; avant d'être le soldat de l'unité italienne il a été le combattant de la république romaine; et à nos yeux, et aux yeux de quiconque sait comprendre les méandres nécessaires du progrès serpentant vers son but et les avatars de l'idée se transformant pour reparaître, 1860 continue 1849 (Hugo 1860: 519).

Sujet d'une transformation de l'homme de force, Garibaldi continue le cycle héroïque inauguré en 1848 tout en rompant avec les formes héroïques traditionnelles. Il agrège à *l'anima* du peuple la puissance de l'idée issue du prodigieux embrasement du printemps des peuples. Garibaldi devient donc en 1860 la force armée du principe démocratique, explosant au moment même où l'idéologie romantique subit les assauts des pragmatiques gagnés aux solutions diplomatiques. Rien de providentiel dans cette prodigieuse apparition

de l'homme de l'humanité, penseur et guerroyeur, héros et pacifiste, épique et lyrique, mais plutôt la première résultante du principe historique qui gouvernera l'histoire réelle: "Que se dégage-t-il de tout ceci? une loi morale, une loi auguste, et cette loi, la voici: La force n'existe pas. Non, la force n'est pas. Il n'y a que le droit" (*Ibid.*). Contre le glaive hideux des armées européennes, Garibaldi oppose en 1860 l'étoile lumineuse du peuple. La légitimité d'une violence éthique car libératrice, matrice du droit naturel, relègue ainsi les aspirations pacifistes dans un après de la pacification. La page a aussi son recto, versant noir de la conciliation, qui doit désormais écrire, dans le mouvement du siècle, non plus le droit de la force, mais la force du droit. Avec l'expédition des Mille, événement "lumineux, formidable et charmant comme une attaque d'abeilles" (Hugo 1860: 517), l'histoire réelle est en marche.

## 2. *MENTANA*

Si elle ne décide pas à proprement parler d'une coalition fonctionnelle entre le poète et le héros, l'exaltation révolutionnaire de 1860, confirmée par l'échange épistolaire de 1863, semble déterminer un sursaut belluaire, qui ne trouve cependant pas matière à se concrétiser. Ce n'est qu'en 1867, après donc l'élaboration de l'histoire réelle, que le binôme, jusqu'à présent virtuel, va se constituer. Pour ce faire, il fallait un événement qui engage à la fois la nation française et la nation italienne, de sorte que les deux éléments trouvent un espace d'action commun, national et européen. La déroute de Garibaldi, réprimé à Mentana par les troupes impériales du général de Failly alors qu'il tentait de libérer Rome du pouvoir pontifical, est l'occasion pour Hugo d'évaluer les capacités de résistance des forces du droit face à une coalition franco-romaine qui additionne les deux maux du siècle, le césarisme et le cléricanisme, et leurs incarnations présentes, Napoléon III et Pie IX. La convergence des archaïsmes incriminés comme le croisement des destinées, jusqu'alors parallèles, du poète et du héros permet à Hugo, non seulement de réactiver une poétique belluaire mise en sommeil depuis *Châtiments* (Hugo 1853), mais d'arrimer à cette poétique une expérience guerrière qui la conforte.

On sait que *La Voix de Guernesey* (Hugo 1867c), vaste pièce de circonstance publiée à la suite de *Mentana. A Garibaldi* (Hugo 1867 b) signe le retour à un engagement direct contre l'Empire, après une période d'enfermement méthodologique dans l'exil. La bataille de Mentana a donc ceci de capital qu'elle permet d'accréditer et d'officialiser l'union entre le poète et le guerrier, enfin réunis autour d'une cause qui les engage en commun. Cette naissance du binôme est l'objet même de *La Voix de Guernesey*, pièce que Hugo juge si

importante qu'il s'autorise à l'inclure dans l'économie générale d'*Actes et paroles II*, comme document historique majeur de l'année 1867. La pratique n'est pas courante dans les *Actes et paroles* et l'on peut imaginer qu'il s'agit, pour le poète, d'arrimer un poème de circonstance au cours tragique de l'histoire du siècle, de manière à lui conférer une pertinence nouvelle. De fait, légitimement dédiée à Garibaldi, la pièce, désormais intitulée *Mentana*, fonctionne à l'intérieur du corpus comme le pendant lyrique du panégyrique de 1860 et institue le héros dans le surplomb temporel qui l'éloigne de l'échec de 1867. La mise en parallèle des situations historiques – l'expédition des Mille d'une part, l'expédition romaine de l'autre –, permet en fait de faire pivoter la figure de Garibaldi du dedans au dehors et de souligner son émancipation du moi local au moi universel. Car ce qu'affirme *Mentana*, au-delà du simple exposé d'histoire saignante qui constitue le propos majeur de la première publication, c'est la situation particulière dans laquelle se trouvait Garibaldi en 1867, au moment où il semblait abandonné du peuple italien. Relu à l'aune des actes et paroles qui parcourent la décennie, le poème marque non seulement une nouvelle avancée de la question italienne, mais plus encore il institue définitivement Garibaldi, au gré de son parcours, en héros archétypal, propre à fonder l'histoire réelle. Concentré dans les sections V et VI du poème, l'hommage dévolu à Garibaldi dépasse en effet la simple louange conjoncturelle et s'écarte sensiblement du lyrisme encomiastique, fût-il destiné à célébrer le héros vaincu. Hugo tend avant tout à considérer la défaite de Garibaldi comme la condition de son accession au rang des guerriers de l'idéal. Car si, au plus près de l'échec, *Mentana* pouvait signer le congé dramatique de Garibaldi, et annuler les espoirs de libération populaire, la pièce multiplie les potentialités d'un guerrier devenu figure axiologique: "Un Garibaldi peut tout rompre à tout moment; Il entraîne après lui la foule, qui déserte Et passe à l'idéal. C'est grave. On comprend, certes, Que la société, sur qui veillent les cours, Doit trembler et frémir et crier au secours, Tant qu'un héros n'est pas mis hors d'état de nuire" (Hugo 1867: 609).

Comme pour répondre à l'exigence, propre au siècle, édictée dans *William Shakespeare* "le héros n'est plus héros sans dire pourquoi" (Hugo 1864: 447), Garibaldi est investi d'une légitimité héroïque, qui en fait une figure essentielle de la politique du progrès. Qu'est-ce qu'un Garibaldi? Muni de son déterminant indéfini, le guerrier italien peut bien perdre des batailles puisque désormais il existe aussi bien en mention qu'en usage. C'est pourquoi le poème a pour objet de ne plus soumettre Garibaldi au devenir de son pays et d'en faire un modèle historique. La surdétermination de Garibaldi est d'ailleurs inséparable de la condamnation du peuple transalpin, qui n'a pas su s'élever à la hauteur de son héros: "Ah! race italienne, il était ton appui! / Ah! vous auriez eu Rome, ô peuples, grâce à lui / Grâce au bras du guerrier,

grâce au cœur du prophète. / D'abord il l'eût donnée, ensuite il l'eût refaite". (Hugo 1867b: 601).

Pour interroger l'échec de Garibaldi, Hugo en vient donc à condamner le manquement de ce peuple – et plus particulièrement de la population romaine, effectivement amorphe au temps de la campagne garibaldienne. L'expédition que Garibaldi a menée jusqu'aux abords de Rome, sous ses aspects rocambolesques, – le héros s'est évadé de sa retraite de Caprera où il avait été consigné après avoir, depuis plusieurs mois, proféré un discours violemment anticlérical –, témoigne d'un enthousiasme frondeur plutôt que d'une réelle stratégie militaire. C'est pourquoi, il ne pouvait compter que sur une poignée de volontaires. Dès septembre, lors de son allocution au congrès de la paix de Genève, dans laquelle il annonçait la déchéance de la papauté, il avait effarouché la conscience chrétienne de la nation. D'où le peu de soutien qu'il rencontra à Rome même, excepté la frange la plus avancée des patriotes italiens. Dès lors, il ne reste plus qu'à laisser les Italiens à leurs larmes et récupérer *leur* Garibaldi: "Qu'il aille donc! / qu'il aille, emportant son mandat / Ce chevalier errant des peuples, ce soldat / Ce paladin, ce preux de l'idéal! qu'il parte". (Hugo 1867b: 601).

La section V du poème est tout entière consacrée à cette opération d'émancipation du héros hors de sa patrie d'origine. La déficience momentanée du peuple italien appelle, par contre-coup, le déracinement du guerrier, dont la nature est fondamentalement apatriote. Hugo entend inscrire le projet garibaldien dans une logique d'émancipation internationale, qui dédouane le guerrier moderne de toute compromission patriotique:

Nous les proscrits d'Athènes, à ce proscrit de Sparte / Ouvrons nos seuils; qu'il soit notre hôte maintenant; Qu'en notre maison sombre il entre rayonnant / Oui, viens, chacun de nous, frère à l'âme meurtrie / Veut avec son exil te faire une patrie! / Viens, assieds-toi chez ceux qui n'ont plus de foyer / Viens, toi qu'on n'a pu vaincre et qu'on n'a pu pleurer! (*Ibid.*)

L'hospitalité du poète exilé concourt à offrir au guerrier un exil qui n'est pas le lieu d'une retraite mais qui lui ouvre, au contraire, l'espace européen et déterritorialise son champ d'action: "Nous chercherons quel est le nom de l'espérance / Nous dirons: Italie! et tu répondras: France!" (*ibid.*).

La polarisation s'accomplit ici, dans cet échange symbolique des nationalités, qui permet d'agréger Garibaldi au combat révolutionnaire. Le ralliement du héros à la grande nation matricielle, opéré par un subtil usage des déictiques, sous-entend qu'il devient l'élément constitutif d'un binôme soumis aux principes de 1789 et régi, non pas par la prévalence d'un de ses membres, mais par la fraternité. *La Voix de Guernesey*, qui officialise l'union, avait donc également besoin de cette relecture postérieure, *via* les *Actes et*

*paroles*, pour réaffirmer combien les stratégies élaborées en 1870 trouvaient leur origine dans le sursaut anti-impérial. Garibaldi, en 1867, n'était déjà plus, aux yeux de Hugo, l'étranger qui sera raillé par l'assemblée conservatrice de Bordeaux, quatre ans plus tard. Mentana, acte fondateur de la résistance européenne, a légitimé les choix de la guerre franco-prussienne.

### 3. UN BINÔME EXPÉRIMENTAL

*Mentana* a pour logique d'entériner une relation fraternelle qui pose une équivalence d'identité entre le poète et le héros. Car si elle appelle la compassion, la défaite du guerrier ne génère pas uniquement un hommage confraternel et distancié, témoignage aimable d'une sociabilité affectée. Elle organise une stratégie de complémentarité fondée sur une consanguinité symbolique et délivre un programme revendicatif:

Nous sommes rugissants et terribles. Pourquoi? / Parce que nous aimons. Toutes ses humbles têtes / Nous voulons les voir croître et nous sommes des bêtes / Dans l'autre, et nous avons les peuples pour petits / Jetés au même écueil, mais non pas engloutis / Frère, nous nous dirons tous les deux notre histoire; / Tu me raconteras Palerme et ta victoire, Je te dirai Paris, sa chute et nos sanglots / Et nous lirons ensemble Homère au bord des flots. (*Ibid.*)

L'invitation à l'exil a pour objet de décider d'une entente stratégique qui se conçoit sous l'égide de Homère, preuve que l'heure du changement d'horizon n'est pas encore venue. Toujours conditionné par un système d'échange – après les nationalités, les expériences respectives –, qui a valeur d'unification, le projet que Hugo soumet à Garibaldi vise à constituer, par le travail du dire et du lire, un *nous* indissociable. La solitude volontaire de l'exil devient expérience de la solidarité, à partir de laquelle le clivage fonctionnel entre la parole et l'acte, l'idée et le fait, s'annule. Le repos du guerrier, à la suite de la défaite, est l'occasion d'une reconquête méthodologique de l'articulation entre principe et action. Autrement dit, le poème de circonstance *Mentana* cherche moins à redéfinir le mode poétique d'accompagnement de l'acte militaire libérateur qu'à former une entité dynamique, capable d'appuyer la future révolution des peuples: "La rêverie politique débouche alors, au vers suivant, sur une vision pratique du binôme ainsi constitué: Puis tu continueras ta marche âpre et hardie. Et, là-bas, la lueur deviendra incendie". (*Ibidem*). Une fois conceptualisé au bord des flots, le binôme peut redevenir une entité asymétrique, étant entendu que chaque élément porte en lui l'identité de son complément. Garibaldi est ainsi invité à restituer in vivo les lectures de Ho-

mère et, implicitement, à prolonger le discours poétique de Hugo. Le binôme se modèle sur une combinatoire beaucoup plus complexe que les tentatives de 1833 puisqu'il crée en définitive, sur un système de délégation réciproque, une forme mixte de combat. Le *tu* comme le *je* contient le *nous*. Homère est Achille, Achille est Homère si bien que la répartition fonctionnelle des tâches reste soumise à la volonté d'un poète-guerrier. Tête de poète, corps de guerrier, l'entité rend Hugo et Garibaldi interpénétrés l'un dans l'autre. Désormais, et sous réserve d'une coordination parfaite des deux éléments, la transcription de la parole en acte est envisageable. Le binôme Hugo- Garibaldi promet l'élaboration d'une praxis révolutionnaire. *La lueur deviendra donc incendie*. Typographiquement détaché de l'ensemble de la section, le dernier vers projette en effet dans un futur qu'on croirait proche, les rêves politiques qui seront autrement théorisés lors du congrès de la paix de 1869. Que la lumière de l'esprit mette le feu. L'irradiation produite par la clarté d'âmes doit générer un embrasement définitif et salvateur, accompli par le peuple et guidé par ses deux instances de régulation historiques. On ne peut que rapprocher l'antinomie lueur-incendie de l'injonction proférée à la toute fin de l'histoire réelle pour mesurer le chemin parcouru depuis la découverte de Garibaldi: "Regardez, levez les yeux, l'épopée suprême s'accomplit. La légion des lumières chasse la horde des hommes". (Hugo 1864: 416).

Entérinant le principe de dépassement de l'incendie par la lueur – corollaire au dépassement du génie guerrier par le génie de la pensée, l'histoire réelle n'envisage pas le couplage empirique du poète et du guerrier. Mentana et son fantasme *d'homo duplex*, marque en cela la transformation de l'antinomie originelle en dialectique réalisable. Il va de soi, toutefois, qu'à la suite de *Mentana*, la conception du binôme en reste à un stade expérimental. Né de la défaite garibaldienne – et, par ricochet, hugolienne –, conçu comme une alternative guerrière au renforcement inquiétant des militarismes étatiques à vocation répressive ou conquérante, il demeure un fantasme susceptible de nourrir le projet d'une Révolution d'Europe totalisée, et prend sens en fonction d'une conception eschatologique de l'histoire. De plus, la retraite moins activiste et avant tout désabusée que Garibaldi amorce après Mentana ne semble pas répondre aux exigences de Hugo. La défection de Garibaldi dans ces années 1868-1869 est le signe d'un renoncement évident. La prise de Rome, délaissée par les troupes françaises après la déclaration de guerre, et son rattachement à l'Italie après le plébiscite du 2 octobre 1870, se feront d'ailleurs sans lui. Ce n'est peut-être qu'une anecdote, mais il est à noter que cette époque voit le combattant troquer l'épée contre la plume. En sus de ses mémoires, l'écriture romanesque – il compose un roman anticlérical, *Clelia o il governo dei preti* (Garibaldi 1870a), puis un roman historique relatant la défense de la république romaine en 1849, *Cantoni il volontario* (Garibaldi

1870b) –, module, dans l'isolement politique, le champ d'action de son combat. On ne peut réellement affirmer que Garibaldi se rêve Hugo transalpin, mais en tout cas, il s'efforce de répondre à l'appel que le poète lui a lancé. En 1868, Hugo est invité à célébrer le transfert des cendres de Manin à Venise. La lettre qu'il envoie pour l'occasion n'est pas spécifiquement un tombeau. Elle annonce la continuation des luttes et le futur triomphe de Garibaldi. Rappelons le mot du général de Failly – *les chassepots ont fait merveille* –, télégraphié à Napoléon III après la victoire et qui a très vite fait fortune, contribuant à l'enthousiasme militariste qui allait submerger la France en juillet 1870. Garibaldi doit supporter cet état de latence, croit-il Hugo, recouvrant les dernières années d'exil. En 1868, Hugo est invité à célébrer le transfert des cendres de Manin à Venise. La lettre qu'il envoie pour l'occasion n'est pas spécifiquement un tombeau. Elle annonce la continuation des luttes et le futur triomphe de Garibaldi. Le recentrage français que le discours politique opère laisse pourtant en suspens la combinatoire, que le déclenchement inopiné de la guerre, en juillet 1870, va réactiver.

#### 4. L'EXPÉRIMENTATION

On a déjà souligné la conjonction des postulats stratégiques de Hugo et de Garibaldi qui prévalent à l'élaboration d'un système de défense nationale, dès le mois de septembre 1870. On rappellera, pour mémoire, que c'est sur l'initiative de Bordone et du Comité de salut public de Lyon que Garibaldi débarque à Marseille le 7 octobre 1870, pour apporter son aide militaire aux troupes de la république française. Guère accepté par les états majors du gouvernement de la Défense Nationale, il est chargé par Gambetta, qu'il a rencontré à Tours, de rassembler à Dôle les éléments disparates qui devront constituer l'armée des Vosges. Très rapidement, Garibaldi organise un plan d'action qui prévoit l'élaboration d'une guérilla susceptible de déstabiliser la logistique et les structures de l'armée prussienne. On n'insistera pas sur les faits d'armes plus ou moins heureux qui font de Garibaldi – et de ses fils –, le combattant le plus actif du conflit. La défection de Garibaldi dans ces années 1868-1869 est le signe d'un renoncement évident. Face à la débâcle généralisée de l'armée républicaine, l'armée de franc-tireurs dirigée par Garibaldi fait véritablement bonne figure quoique les principes de guérilla ne puissent être mis en pratique, faute de moyens et de ressources humaines. L'absence de véritable encadrement dans cette armée de volontaires cosmopolite, comme le refus gouvernemental de mettre en oeuvre une politique coordonnée et généralisée de guérilla, rendent rapidement caduques les postulations militaires du héros italien.

La concordance de ces postulations avec celles émises par Hugo dans l'appel aux Français du 17 septembre témoigne d'un réseau de convergence entre le poète et le guerrier, que la situation politique va définitivement mettre à jour. Garibaldi en effet n'est pas explicitement invité par Hugo à rejoindre le territoire national. L'appel aux Français, à cet égard, ne convoque symboliquement que des libérateurs disparus, *ombres illustres* destinées à motiver le peuple français, plutôt qu'un héros capable de l'encadrer. C'est que Hugo entrevoit, en appelant la constitution de cellules de francs-tireurs, les potentialités d'un soulèvement national et populaire. S'il a pu, grâce à Sedan, échapper à la nécessité d'une révolution, le peuple, instance légitime de la violence historique depuis le congé du guerrier, est sommé de défendre la patrie. Le 17 septembre, Hugo ne peut imaginer – ou feindre de croire –, que le peuple français fera défaut à son autorité démocratique de la même manière que le peuple romain a fait défaut à Garibaldi en 1867. Malgré l'espoir suscité par le spectaculaire départ de Gambetta à Tours, on peut penser que la confirmation d'une régulation inter-étatique du conflit brise l'élan belliciste qui a prévalu dès le retour d'exil. En cela, l'arrivée de Garibaldi sur le territoire réalise véritablement le projet de Hugo et accomplit le système de complémentation rêvé trois ans plus tôt. D'une part, le chevalier errant des peuples répond enfin à sa définition, en ce qu'il s'engage, comme Hugo l'avait imaginé, pour une cause étrangère à la question italienne. De l'autre, il permet la transformation immédiate de la parole belluaire en acte belliqueux. L'intervention de Garibaldi comble la défaillance du peuple, non réceptif aux injonctions du poète, et accomplit à sa place le programme de résistance populaire. Le binôme en action peut alors faire montre de l'ensemble de ses possibilités. Hugo, se renfermant dans Paris bloqué, coiffe de garde-national sur la tête, mais obsédé par la publication et la mise en situation des Châtiments interroge les conditions d'une poétique interventionniste et se pense, dans le retrait affirmé du politique, pleinement poète, ajustant une voix combattante nouvelle au sort de la patrie envahie. Garibaldi, sur le terrain de l'armée de l'Est, répondant, en écho, à la hargne patriotique du poète, applique, quant à lui, une stratégie militaire qui seule participe à l'effort de guerre. Un activisme tout terrain, polarisé entre Paris et la province, entre la plume et l'épée se déploie conjointement sur le théâtre de la Porte Saint-Martin et sur le théâtre des opérations, Garibaldi continuant Hugo, Hugo continuant Garibaldi.

La symétrie des projets et des applications est trop parfaite pour n'être pas pensée comme telle par Hugo. Car si le binôme s'est constitué à l'arraché, sans qu'il y ait de véritable concertation entre les deux éléments, nul doute qu'une fois opérationnelle, la complémentation a fonctionné symboliquement selon la formule édictée. Aucun texte composé durant le conflit pourtant ne fait état d'une bipartition de ce type. Tout ce passe en fait comme si la

présence de Garibaldi sur le champ des opérations militaires délivrait Hugo d'un engagement autre que celui qu'il s'est assigné. Le travail que le guerrier mène sur le front vaut la parole politique du poète, qui minore en corollaire son ingérence dans les affaires militaires. Il faut attendre les lendemains de la guerre pour que la réalité du couple poète-guerrier soit explicitement formulée. C'est bien entendu l'affront infligé à Garibaldi par l'assemblée de Bordeaux qui délivre, après coup, une logique de binôme. Élu dans plusieurs circonscriptions, Garibaldi quitte son armée des Vosges pour Bordeaux, afin de se présenter à l'Assemblée. Devant la haine des conservateurs, il remet immédiatement sa démission. Mais, de nouveau élu à Alger, la droite demande son invalidation. La séance du 8 mars fournit, en effet, avec le poème *La lutte* rédigé le jour même, un examen rétrospectif de la campagne belliciste menée par les deux hommes. L'intervention de Hugo à l'assemblée a pour objet de légitimer l'action du guerrier italien contre les compromissions dont ont fait montre les états majors français. La solidarité est encore le moteur de l'intervention officielle du poète, qui réaffirme la puissance de l'épée garibaldienne contre la logistique républicaine pour ensuite, face à la furie de la droite, remettre à son tour sa démission. Le binôme se légitime après le combat. La démission de l'épée appelle la démission de la plume afin de justifier, au sein de la représentation nationale, la logique de complémentation. L'inscription du poème *La lutte* dans *L'Année terrible* procède de la même démarche. C'est dans cette même section (pièce V) qu'apparaît une autre référence à Garibaldi. Le mois du deuil est aussi, dans le recueil, le mois de l'adieu au binôme. C'est, dans l'ensemble d'un recueil attristé par la supériorité de l'ennemi prussien, l'unique pièce qui célèbre l'action d'une individualité combattante. Dans une lettre envoyée à Paul Mewice et datée du 11 avril 1872, soit neuf jours avant la publication du recueil, Hugo regrettera de n'avoir pas fait référence à Gambetta. D'où l'ultime ajout d'un dernier vers au poème *Participe passé du verbe tropchoir*, qui replace le coordonnateur de la défense nationale à son rang. Néanmoins, cette subtile correction tardive n'est pas à la mesure du rôle tenu par Gambetta lors du conflit et ne contrebalance pas la pièce consacrée au héros italien, qui seule individualise une forme d'héroïsme. Destinée à servir de contre-épreuve au cycle sarcastique consacré à Trochu, elle impose, par son seul titre, la validité du programme belliciste accompli par le héros italien et redit l'humiliation subie à Bordeaux. Le poème, cependant, fonctionne en diptyque avec la pièce qui le précède pour figurer l'articulation entre les sections *Février et Mars*. Il s'agit de refermer le livre de la guerre franco-prussienne, avant d'ouvrir celui du deuil et de la guerre civile, sur une prise en compte du phénomène de complémentation qui a nourri de façon empirique la lutte contre l'envahisseur et qui doit, à l'avenir, soutenir la loi de formation du progrès. La pièce liminaire de la section *Mars*, sur un mode

identique de celui des “Mages”, entend d’abord réaffirmer la puissance guerrière des poètes: “Vous tinte le glas pour le traître / Et pour le brave le tocsin / On voit paraître et disparaître / VOS hymnes, orageux essaim / Vos vers sibyllins vont et viennent / Dans son dur voyage ils soutiennent / Le peuple, immense pèlerin / Vos chants, vos songes, vos pensées / Semblent des urnes renversées / D’où tombent des rythmes d’airain.” (Hugo 1867: 86).

Le poème consacré à Garibaldi, qui le suit immédiatement, se voit donc arrimé à cette profession de foi belluaire. L’organisation du diptyque retranscrit ainsi dans le recueil la logique de complémentarité du binôme ( $a + b$ ), plutôt qu’un relevé des faits ou une analyse rétrospective des effets. C’est pourquoi *La lutte* interroge moins, après celui du poète, l’héroïsme du guerrier que la réaction des deux composantes du binôme face à la défaite: “D’ailleurs, qu’importe, ainsi! l’honneur est avec nous / Oui, plains ces insulteurs acceptant à genoux / L’horrible paix qui prend la France en tenailles / Que leur ingratitude imbécile s’en aille / Devant l’histoire, avec ton dédain et le mien” (Hugo 1867b: 62).

Le poème ne s’achève donc pas sur une célébration du seul héros guerrier, mais sur une recomposition symbolique de l’entité créée après Mentana. Ce retour aux origines du binôme, après une défaite comparable, en terme d’engagement, à celle de 1867, impose alors de recourir au démarquage de la section V de *La Voix de Guernesey*. Résolution du diptyque respectivement consacré au “je” du poète mage et au “tu” du libérateur, le mouvement final de “La lutte” restitue le *nous* fondateur du binôme ainsi que la scénographie insulaire qui avait permis son émancipation: “Qu’est-ce que cela fait? / Viens, donnons-nous la main / Et moi le vieux Français, toi l’antique Romain / Sortons. C’est un lieu triste où l’on est mal à l’aise / Et regagnons chacun notre haute falaise / Où si l’on est hué, du moins c’est par la mer” (*Ibidem*). Au bord des flots, Hugo et Garibaldi pourront alors se dire leur histoire commune, qui fut tentative d’histoire réelle mais qui échoua à devenir histoire refaite. La complémentarité expérimentale entre Hugo et Garibaldi témoigne, dans l’étendue du parcours de Hugo, d’une continuelle interrogation sur les possibilités activistes de la parole poétique. De la respectabilité politique acquise sous Juillet jusqu’à la résistance insulaire et solitaire, de la solidarité romantique – littéraire puis parlementaire –, à la solidarité distanciée de l’exil, les modulations de l’articulation entre acte et parole, poésie et action, auront été conditionnées par une dialectique du sujet et de l’histoire, entre présence et absence du *je* à l’événement.

## BIBLIOGRAPHIE

- Garibaldi, G. (1870a), *Clelia il governo dei preti*, Milano, Fratelli Rechiedei Editori
- Garibaldi, G. (1870b), *Cantoni il volontario*, Milano, Politti editore.
- Hugo, V. (1853), *Châtiments*, in *Poésie VI, Oeuvres complètes* (1986), Paris, Bouquin Laffont.
- Hugo, V. (1860), *Rentrée à Jersey*, in *Actes et Paroles II, Oeuvres complètes* (1985), vol. *Politique*, Paris, Bouquin Laffont.
- Hugo, V. (1863), *Garibaldi*, in *Actes et Paroles I, Oeuvres complètes* (1985), vol. *Politique*, Paris, Bouquin Laffont.
- Hugo, V. (1864), *William Shakespeare*, in *Hugo: critique, Oeuvres complètes* (1985), Paris, Bouquin Laffont.
- Hugo, V. (1867a), *L'Année terrible*, in *Poésie III, Oeuvres complètes* (1985), Paris, Bouquin Laffont.
- Hugo, V. (1867b), *Mentana*, in *Poésie III, Oeuvres complètes* (1985), Paris, Bouquin Laffont.
- Hugo, V. (1867c), *La Voix de Guernsey*, in *Poésie III, Oeuvres complètes* (1985), Paris, Bouquin Laffont.
- Hugo, V. (1868), *Manin*, in *Actes et Paroles I, Oeuvres complètes* (1985), vol. *Politique*, Paris, Bouquin Laffont.
- Hugo, V. (1877), *Histoire d'un crime*, in *Histoires: choses vues, Oeuvres complètes* (1988), Paris, Bouquin Laffont.

## ABSTRACT

In Mythic Imagery, a warrior is a hybrid man – a divine human being or a divinized mortal – who stands out of his own kind for his extraordinary skill to generate power. Being an undefined figure of man, equidistant from deity and humanity, the warrior hero represents the Human Community. Using his knowledge of what Giuseppe Garibaldi had done to unify Italy, Victor Hugo had the chance to annex to his political and literary fighting a contemporary hero who shared his own ideology. An amazing relationship put their destinies together, and the epistolary exchange Garibaldi (1863) strengthened this union. Giuseppe Garibaldi in *Mentana* (1867) is invested with the heroic legitimacy of a symbolical progressive movement. The experimental brotherhood between the poet and the warrior symbolized for Hugo a continuous questioning of the real power of poetical language.